Mimi et Rodolfo perdus dans l'espace



Compte rendu, opéra. PUCCINI : La Bohème. Claus Guth. Le 1er décembre 2017. Afficher **Gustavo Dudamel**, l'enfant prodige du Sistema vénézuelien (sinistré depuis la crise politique actuelle), était une promesse dévoreuse d'appétit médiatique. D'autant que la dernière prestation du sémillant maestro latino, – pour le Concert du Nouvel an à Vienne le 1er janvier 2017, était restée… très convaincante. Après l'avoir dirigé à la Scala, Dudamel offre une réelle puissance expressive dans La Bohème de Puccini. Sûreté du geste, ampleur et précision de la direction, détails et nuances aussi dans la restitution orchestrale… tout indique un chef d'une carrure mûre et au métier solide. Pourtant les incursions lyriques du chef du Los Angeles Philharmonic ne sont pas si nombreuses.

La fièvre expressive y côtoie les épanchements lyriques, la suavité avec une certaine langueur. La palette des sentiments et la belle caractérisation des épisodes affirment de facto l'affinité du chef avec le théâtre puccinien. Visuellement, l'enthousiasme retombe gravement. Car Claus Guth imagine les bohémiens à Paris, perdus dans l'espace. Leur errance sidérale prenant des allures d'incongruité nostalgique.

Mimi, Rodolfo… perdus dans le vide sidéral

Instable mais toujours aussi onctueuse et suave, **Sonya Yoncheva** fait une Mimi qui manque de sûreté dans les aigus ;

le Rodolfo du brésilien Atalla Ayan, bien que nuancé et élégant, manque lui de volume. Le Marcello de **Artur Rucinski** déploie une puissance bienvenue, affirmant la virilité généreuse du personnage. Pétillante sans être vraiment stylée, la Musette d'**Aida Garifullina** vole la vedette de l'acte parisien collectif celui du café Momus. Etrange, voire maladroite – il faut le faire pour un opéra « facile » à mettre en scène, la direction d'acteurs manque singulièrement de constance comme de cohérence; les choeurs sont excellents : vifs, mordants… et pourtant écartés de la scène. Comme mis au placard.



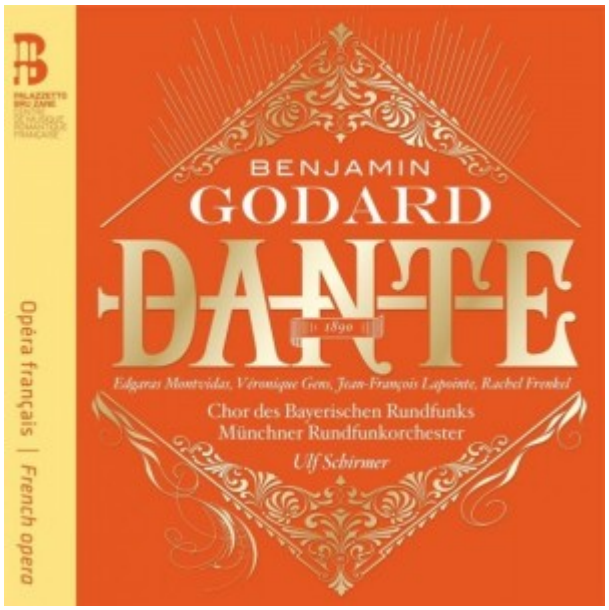
L'espace et la machine à remonter le temps volent au secours d'une relecture particulièrement compliquée : Mimi, Rodolfo, et leurs comparses, complices des années de Bohème à Paris, se souviennent non sans nostalgie de leurs jeunesse sous la mansarde : d'où le vaisseau spatial qui les transporte sur les lieux de leurs années d'insouciance… La production impose comme souvent à présent à Bastille, des interludes avec force projection vidéo – vrai délire des metteurs en scène tout excités par le potentiel de l'image et de la vidéo. Tout cela sonne faux, hors sujet ; soulignant désormais le fossé entre une lecture respectueuse de la partition et la prise du pouvoir par le metteur en scène, à présent arbitre du temps musical. Piégé le spectateur crie à plusieurs reprises à la trahison. On ne lui en tiendra pas rigueur. Loin s'en faut.
Déjà, Warlikowski dans Don Carlos avait insisté à force de projos du même accabit, sur la solitude suicidaire de Carlos / Kaufmann. Ici même régime. Vidéo plutôt que musique. Hyperréalisme sordide contre aspiration à tout onirisme lyrique. Dans cette Bohème au régime, … c'est Puccini qui est régénéré. Plutôt dénaturé. Avant cette affligeante production signé Claus Guth – totalement dépoétisée, La Bohème faisait salle comble par l'enchantement de ses tableaux d'une beauté

visuelle certes consensuelle mais efficace, servante de la musique (si sublime). A force de nous infliger des mises en scènes laides et décallées, l'Opéra de Paris nous impose un régime agaçant, plus confortable à suivre à la radio, pour nous épargner la laideur répétitive des spectacles. Un comble pour la grande boutique qui doit veiller à maintenir l'économie de sa gestion. Pas sûr que cette production visuellement déconcertante et trop décalée compose le meilleur spectacle désigné pour la Fête : la féerie de Noël en prend un sérieux coup…

_____

Compte rendu, opéra. PUCCINI : La Bohème. Claus Guth. Le 1er décembre 2017. Jusqu'au 31 décembre 2017. Attention, distribution et direction, changeantes. **Réservations, informations**

CD, critique. GODARD : DANTE (2 cd P Bru Zane, 2016)



CD, critique. GODARD : DANTE (2 cd P Bru Zane, 2016). Le dramatisme de **Benjamin Godard (1849-1895)** surgit parfois dans cet oratorio annoncé, datant de 1890, mais au dramatisme parfois copieux et d'une clarté dramatique pas toujours égale. Au sein d'une partition généreuse, percent certains épisodes plus réussis, d'une

théâtralité accomplie comme le dernier tableau au couvent, ou plus onirique, exploitant les ressources contrastantes du rêve, dans le célèbre « Rêve de Dante. Pas sûr pour autant que l'équipe artistique réunie ne se montre digne des finesses de la partition : déséquilibres et outrances persistent (dont le manque de caractère de l'orchestre… sur instruments modernes). Côté voix, cela manque là aussi de cohésion et d'unité.
En abordant en musique, la poétique de Dante, sa quête de l'aimée inaccessible (la belle et fantasmé Béatrice), Godard maîtrise les climats de l'épopée fantastique qui pilote et conduit le Poète / héros jusqu'aux Enfers, grâce à l'entremise initiatrice de Virgile. Visions infernales, tension amoureuse… tous les éléments sont là pour produire une fantasmagorie musicale prenante…
Car du génie solitaire, fantasque, dépressif et mélancolique, rêveur et atypique de Godard, se déploie une veine très originale qu'une autre partition eut mieux illustré (LeTasse?). **Ainsi, ce « rêve » est-il ici réellement bien défendu ?**

Parlons orchestre d'abord. Distinguons en particulier la Tarentelle qui en ouverture de la seconde partie rappelle sans sa coupe plus frénétique, l'énergie facétieuse de Rossini. De toute évidence Godard sait placer au bon moment, l'élément contrasté qui relance la tension, ou sait la préparer.
Las, le côté grosse caisse, propre à la musique illustrative, celle d'un intermède télévisuel, montre les limites de l'orchestre requis, et une direction qui s'enlise, sans grande finesse. C'est traverser malheureusement une partition dramatique sans en mesurer les accents ni les caractères de l'architecture expressive.

Derechef, osons la question qui fâche pourquoi ne pas avoir enregistré cet opéra sur instruments anciens ? Ici le collectif moderne épaissit le trait d'un Godard souvent aux confins de l'extrême mièvrerie, dommage car l'ouvrage exige

une subtilité par trop absente.

Mais ne boudons pas notre plaisir face à une authentique et légitime exhumation : l'orchestre est un bon exécutant, il sait réaliser une lecture scolaire qui a l'avantage de la défense documentaire et c'est déjà ça, s'agissant d'une œuvre inconnue. À chacun de repérer les temps forts d'une partition qui en contient beaucoup tant le dépressif rêveur fut un vrai dramaturge musical.

Parmi les chanteurs, parlons d'abord des faillites. Côte boursouflure empâtée et chant inintelligible, l'écolier de la mezzo Diana Axentii sera vite oublié, comment peut-on chanter encore ainsi, avec tant de maniérisme, en un français gras engorgé (un écolier bien nourri et replet ?) qui en rajoute tant et plus, accompagné par le chœur dans un hommage à la poétique de Virgile qui confine au clinquant académique le plus kitsch. C'est contredire dans la forme et une articulation paresseuse, la finesse du sujet célébré par le texte.

Le Dante du ténor lituanien Edgaras Montvidas en fait lui aussi des tonnes : vibrato omniprésent et boursouflure (systématique) en fin de phrase, le style manque singulièrement de sobriété comme de finesse sur un orchestre prosaïque (quand Dante invoque l'ombre de Virgile qui va lui apparaître). De fait, la scène relève et dans le chant du soliste (trop tendu univoque) et dans la tenue de l'orchestre, du style théâtral le plus tapageur, riche voire saturé d'effets. À croire que chanter simple et nuancé n'est pas dans ses cordes.

Le rêve de Dante qui est introduit par l'apparition de Virgile doit à l'articulation sans faille du baryton **Foster-williams habitué** des résurrections de ce type par le disque, d'atteindre une certaine tension fantastique car c'est ainsi que Virgile, figure psychopompe, guide Dante dans son voyage nocturne à demi conscient jusqu'aux enfers.

Hélas dans le chœur infernal justement puis l'orage et le tourbillon infernal, l'orchestre surligne le cri des damnés en un style hollywoodien surexpressif (torture d'Ugolin, tempêtes, …), une tension et une sonorité dure, qui cependant gagnent davantage d'onirisme et de poésie dans l'évocation des deux amants maudits Paolo et Francesca.

Fort heureusement le chef semble mieux comprendre les enjeux esthétiques du drame à l'œuvre dans ce qui suit.
La texture orchestrale s'allège ensuite dans l'évocation du ciel, lieu et séjour des élus : si le chœur convainc, l'orchestre joue pourtant trop fort, grandiloquent, avec les effets d'arpèges de la harpe quand perce le timbre toujours surtendu et surexpressif du Dante hurlé, crispé de Montvidas (quel dommage).

Le chant de Béatrice n'évite pas malgré l'articulation de **Véronique Gens**, une grandeur amidonnée et pincée qui confine au kitsch académique, tout cela manque de poésie trop dramatique et là encore boursouflé, d'autant que le ténor cultive de bout en bout un style outré qui hélas ne sait pas éviter la caricature mièvre d'une partition qui ne la méritait pas.

L'intermède du IVème acte atteint un sommet dans la parodie Puccinienne déclamatoire, nouvelle surenchère d'effets emphatiques. Que ni les solos de la flûte puis du hautbois ne parviennent à tempérer. **Le Bardi de Jean-François Lapointe**, toujours propre et intègre quant à lui, ajoute un trouble expressif très juste car il reste à la différence de ses partenaires, dans la sobriété sans jamais franchir la ligne du mauvais goût. Face à lui, Dante qui se réveille du rêve "merveilleux "qui a précédé, aborde toutes les scènes avec la même suractivité outrée à la limite de l'hystérie. Ah quoi bon hurler quand la musique sait dans le début du tableau napolitain où le poète retrouve, avant qu'elle ne meure, sa Béatrice adorée, se faire plus suggestive (l'orchestre réussit mieux cette séquence sans pour autant être réellement subtil…

cf. le prélude au couvent).
Rachel Frankel fait une Gemma à la voix épaisse, nasalisée, acide dont l'articulation demeure instable, dommage. Pourtant l'intonation dans la fin de son air de compassion pour Béatrice est juste et mieux calibré qu'au début.
Heureusement, concernant l'intelligibilité, Gens d'une élocution plus fine, et Foster Williams sauvent les meubles.
En Béatrice, Gens maîtrise en effet une douceur d'émission qui exprime avec justesse elle aussi, l'angélisme apaisé de la jeune femme recluse dans son couvent. Du reste, le duo entre les deux femmes est l'épisode le plus réussi de la lecture, chant de deux âmes sœurs, éprouvées mais dignes, malgré le pressentiment de la mort qui les traverse alors toutes deux.
Godard atteint ici un style proche de Massenet, efficace, direct, mélodique. La Béatrice de Godard atteint à la résignation digne de la Thaïs de Massenet (« de l'éternel sommeil je n'ai pas l'épouvante ») : cœur ardent, amoureux et comme irradié par la grâce finale malgré la tragédie qui l'accable, malgré la mort qui vient la chercher. Sachant éclairer et colorer l'humilité de la servante de Dieu, Gens sait distiller à l'héroïne la sensibilité que lui accorde Godard : une femme digne dans son malheur.
Le dernier quatuor où les deux amants se retrouvent au couvent, doit sa réussite au chant mezzavoce, murmuré, extatique des quatre personnages réunis : Béatrice, Dante (soudainement à l'écoute de ses partenaires), Gemma et Bardi.
Fort heureusement, Montvidas au contact de la diseuse naturelle Gens, se rattrape in extrémis, dans leur dernier duo, idéalement énoncé, sans heurts, comme respectueux du verbe et de son intelligibilité, et c'est tout d'un coup cette exquise sensibilité suave et tendre dont est capable Godard qui s'épanche et convainc (« nous allons partir tous les deux »).
Du coup l'expiration inexorable de la jeune beauté telle une sainte en apothéose s'accomplit grâce au tact et au style très finement nuancé de Gens, d'autant que ses partenaires s'accordent à cette atténuation expressive idéalement proche

du texte.
L’acte du rêve de Dante nous a fait craindre le pire, la résolution de l’opéra est d’une tout autre inspiration grâce à la finesse naturelle de la soprano française. Ouf !
Le nouveau titre dévoilant l’inspiration lyrique et dramatique de Godard au sein de la collection « Opéra français » méritait amplement d’être ainsi révélé même dans une réalisation stylistiquement perfectible. De toute évidence l’enregistrement offre une belle occasion d’analyser une partition à redécouvrir.

_____-

DANTE de Benjamin Godard
Opéra en quatre actes, livret d’Edouard Blau
Créé par la troupe de l’Opéra-Comique au Châtelet, le 13 mai 1890

Dante : Edgaras Montvidas
Béatrice : Véronique Gens
Bardi : Jean-François Lapointe
Gemma : Rachel Frenkel
Un vieillard / L’Ombre de Virgile : Andrew Foster-Williams
L’écolier : Diana Axentii
Un héraut d’armes : Andrew Lepri Meyer

Chœur de la Radio bavaroise
Münchner Rundfunkorchester
Ulf Schirmer, direction

Enregistré au Prinzregententheater, Munich, les 29 et 31 janvier 2016

2 CD Palazzetto Bru Zane / collection « Opéra français / French Opera /
– durée : 1h02 + 1h15

CD événement, compte rendu critique. MIRAGES / Sabine Devieilhe, soprano (1 cd ERATO)



CD événement, compte rendu critique. MIRAGES / Sabine Devieilhe, soprano (1 cd ERATO). En couverture sur un azur d'ange incarné, la jeune femme sourit, yeux levés au ciel : en signe de satisfaction et de plénitude ; augures d'une ivresse lyrique permise aux auditeurs, d'une intensité juste rarement écoutée jusque là. Hier Rameau (dont elle chante la passion et ses vertiges baroques) puis Mozart (à travers la figure des sœurs Weber, sujets de la passion de Wolfgang), voici venir le temps du romantisme français, c'est à dire ce style vocal et cette période musicale où l'art d'articuler la fameuse déclamation française héritée de l'âge baroque et des Lumières, s'est accordée à la riche texture de l'orchestre, souvent brillamment coloré. Il faut une diseuse mais aussi une voix puissante et claire capable de porter un texte au dessus, et à travers de l'orchestre. Pari relevé, et chant vainqueur pour ce nouvel album « Mirages » où la voix maîtrisée, rayonnante de la soprano coloratoure **Sabine Devieilhe** réalise un tour de force, en subtilité, couleur, nuances; justesse d'intonation. Enregistré en février et mars 2017 pour Erato, ce récital en impose autant par la sureté et l'intelligence de la diva actrice et chanteuse, que la sélection des pièces choisies en un programme cohérent qui joue d'heureuses transitions. On se

délecte de la finesse de Madame Chrysanthème ; de l'ivresse sensuelle et amoureuse des héroïnes prêtes à mourir : Lakmé (air des clochettes), Mélisande, pour l'amour qui les portent au delà d'eux-mêmes. Parmi les mélodies, on reste saisi par l'énigmatique mélopée, à la fois envoûtante et bien incarnée de **La Mort d'Ophélie de Berlioz**, sommet de la littérature poétique, de l'ère romantique à ses débuts.

La jeune diva déploie une aisance expressive, une précision nuancée qui accompagnée au piano ou par l'orchestre se montre d'une exceptionnelle acuité : ciselant le texte autant que la note, cherchant, explorant, trouvant et colorant chaque caractère. Jamais maniérée ni forcée, le chant se montre allusif, naturel, percutant. Par l'étoffe veloutée de son timbre, des suraigus jamais démonstratifs et toujours charnus, « la Devieilhe » surclasse son aînée Dessay, dans Delibes, pour une Lakmé éblouissante d'intensité humaine (dans ce sens aussi touchante par cette tendresse à hauteur humaine et qui s'enfonce déjà dans la mort), aussi crédible que sa consœur, – autre jeune diva à suivre désormais, **Jodie Devos** dont CLASSIQUENEWS avait témoigné de **son excellente prise de rôle dans Lakmé justement en janvier 2017 : VOIR notre reportage Lakmé à l'Opéra de Tours par Benjamin Pionnier et Jodie Devos**). Sa vérité sublime le rôle par son épaisseur et sa simplicité écartant de fait toute virtuosité stratosphérique et artificielle. Ainsi l'on comprend que Lakmé ne se réduit pas uniquement à son air virtuose et décoratif des clochettes… loin s'en faut. **Sabine Devieilhe, comme dans sa Mélisande** diaphane et pourtant très présente, souligne la vérité du personnage, sa profondeur, son épaisseur, sa mémoire.

Et d'ailleurs Jodie Devos paraît ici pour la séquence extraite de l'acte II de Thaïs, autre âme foudroyée par l'amour, mais celui ci sacré et spirituel, jusqu'à l'immatérialité sensuelle et le renoncement total. On regrettera cependant le choix des Siècles, orchestre certes aux timbres d'époque, mais un peu trop court et infiniment moins nuancé que la diseuse Devieilhe, plus riche en accents fins et subtilement

caractérisés. Orchestre et chanteuse avaient réalisé déjà Lakmé à Paris en 2014, et la phalange de FX Roth nous avait paru étrangement percussive et sèche. Heureusement, la juvénilité tout en nuances de la soprano coloratoure française, – rappelons le, révélée il y a quelques années, par Jean-Claude Malgoire à Tourcoing et qui l'avait invité pour une fascinante Mélisande justement, confirme un tempérament à la fois sûr, puissant et très ciselé. Pour la voix et le chant intelligent de la diva : ce programme est un must absolu. **VOIR aussi notre reportage vidéo PELLEAS et MELISANDE de DEBUSSY par Sabine Devieilhe, sous la direction de Jean-CLaude Malgoire, avril 2015**

_____

CD, compte-rendu, critique. MIRAGES : opera arias and songs. Sabine Devieilhe, soprano. Durée : 1h03mn – 1 cd ERATO.

• MESSAGER, Madame Chrysanthème, « Le jour sous le soleil béni »
• DEBUSSY, Pelléas et Mélisande, « Mes longs cheveux descendent »
• DELIBES, Lakmé, « Où va la jeune hindoue » (Air des clochettes)
• DELAGE, 4 Poèmes hindous
• DEBUSSY, La Romance d'Ariel
• DELIBES, Lakmé, « Viens, Malika » (Duo des fleurs)
• STRAVINSKI, Le Rossignol, Chanson du Rossignol
• THOMAS, Hamlet, « A vos jeux, mes amis »
• BERLIOZ, La Mort d'Ophélie
• MASSENET, Thaïs, « Celle qui vient est plus belle »
• KOECHLIN, Le Voyage
• DELIBES, Lakmé, « Tu m'as donné le plus doux rêve »

CD critique. ANGELA GHEORGHIU : ETERNAMENTE (1 cd Warner classics)



CD critique. ANGELA GHEORGHIU : ETERNAMENTE (1 cd Warner classics). Les habits véristes vont-ils bien à Angela Gheorghiu ? Celle qui a chanté Adriana Lecouvreur avec le tact et l'instinct que l'on sait ne seront pas déçus dans ce nouvel album qui doit sa réussite à l'engagement expressif de la chanteuse et aussi (surtout) complicité et apport de plus en plus rare dans ce type de projet, la coopération toute en finesse du chef, aussi détaillé que mesuré dans ses effets (et dieu sait que dans le registre vériste il faut avoir de la mesure, au risque de sombrer dans la guimauve superfétatoire) : l'excellent Emmanuel Villaume dirigeant le PKF Prague Philharmonia. De surcroît la prise de son est fine et précise; magnifiquement réverbérée (plage 3 : 3è séquence de Cavalleria Rusticana, avec un partenaire de luxe, le ténor maltais Joseph Calleja). On sait que la diva n'est pas belcantiste : aucun agilité, aucune virtuosité technique dans les vocalises,… MAIS un velours vocal, une fragilité incandescente qui s'affirme dès les deux premiers airs du même Cavalleria : sur le fil, dans une articulation qui n'est pas toujours parfaite, la couleur du chant, sa tendresse et ses aigus toujours admirablement couverts rendent idéale son incarnation des héroïnes amoureuses, ivres de leur propre passion, sacrifiées, radicales. Voilà pourquoi sa Traviata (comme sa Manon puccinienne) dont elle fait une femme très incarnée, – avec ce ruban miellé à la douceur d'une extrême pudeur dans l'émission, a toujours séduit. Une conception hyperféminine,

d’une infinie tendresse, dans le sillon d’une Renée Fleming mais en plus fragile encore.
Ici, donc d’abord sa Santuzza bouleverse par la justesse d’émission si humaine et pourtant radicale : bien dans le respect de la rage jusqu’au boutiste du drame génial conçu par Mascagni en 1890. Véritable manifeste de la nouvelle école lyrique italienne en cette fin du XIXè.

Gioconda saisissante, LA GHEORGHIU cultive et embrase sa fibre de tragédienne vériste

Plus contournée et moins sobre dans ses « effets », le Donaudy (O bel mio amato ben) ne laisse pas un souvenir impérissable : l’écriture est boursouflée et la ligne prévisible, sans les harmonies audacieuses ou les intervalles parfois surprenants des plus grands véristes.

En 1900, Puccini étonne, saisit dans sa Tosca, d’une ivresse inquiète et ici, filigranée, presque en panique, … celle d’une âme toujours fervente, pieuse qui ne comprends pas comment Dieu la récompense ainsi, en lui refusant le bonheur. La vibration nuancée là encore, cette extrême tendresse fragile s’avèrent particulièrement justes et troublantes pour cette séquence qui demeure la grande prière de Tosca. Les sons filés, les piani soutenus avec une force caressante, la gestion parfaite du souffle et la richesse dynamique de l’intention sont la signature d’une exceptionnelle diva, chanteuse et actrice. Comme Callas. Rien de moins.

Belle découverte que celle de l'extrait de **Mefistofele d'Arrigo Boito : « Spunta l'aurora pallida »… à l'acte III**, dans ce second air de Marguerite, « La Gheorghiu » dévoile son incandescence versatile, capable de passer d'un sentiment à l'autre, d'autant que l'orchestre, voile fantastique et surnaturelle (Boito comme personne après Berlioz n'a su mieux comprendre le surnaturel glaçant du Faust de Goethe), suit la même voie harmoniquement insidieuse et ascendante ; sacrifiée, ardente, Marguerite prête à mourir, supplie Dieu de la pardonner. L'efficacité dramatique, la sidération et le vertige dans les contrastes d'atmosphères sont très réussis, de la part de la soliste comme du chef là encore.

Minaudant et d'une fausse candeur, « Eternamente » d'Angelo Mascheroni qui donne le titre à ce récital très impliqué, est comme le Donaudy : il ne laisse pas un caractère immortel, en dépit de l'intensité que sait lui apporter la diva surpersensible.

Plus touchante, car plus dépouillée, la prière inscrite dans la pudeur intime, « Ombra di nube » de Licinio Refice touche autrement que les minauderies précitées (qualité et tenue du vibrato : peu de divas savent contrôler ainsi mezza voce et bouche fermée).
On gagne un degré dans ce réalisme à la fois noir et brutal avec Ponchielli : « Suicidio » de La Gioconda idéalement campée, avec un orchestre sobre, précis, parfaitement calibré (bravo au chef là encore) ; radicale, tendre, Angela Gheorghiu ajoute les couleurs qui lui sont chères, celles de l'hallucination au diapason d'une situation littéralement insupportable. Jamais les graves chantés, énoncés n'ont paru aussi chargés de dégoût, de rancoeur impuissante… celle de l'héroïne condamnée, piégée par son bourreau auquel elle doit se donner (comme Tosca d'ailleurs, vis à vis de l'infect Scarpia). Situation insupportable, crapuleuse… la soprano s'y montre irrésistible.

Dans un chant quasi parlando, entre prière et imprécation – si

favorisé par les véristes, l'air suivant confirme les mêmes qualités d'actrice subtile de la diva roumaine (« No! se un pensier tortura » de Siberia de Giordano). Leoncavallo a écrit aux côtés de celle de Puccini, sa Bohème (piquante), et tout autant moins connu, Zingari dont la cantatrice chante la chanson hongroise de la pulpeuse et ardente Fleana : une sœur de la Carmen de Bizet, car la jeune femme avoue à son protecteur l'aristocrate Radu, qu'elle s'est lassée de lui et en aime déjà un autre. Féline, sensuelle, Angela Gheorghiu séduit dans un air qui appelle la redécouverte intégrale de l'opéra.

Enfin parmi les meilleurs épisodes, le dernier extrait d'Andrea Chénier de Giordano (acte I : « Partigi! ») conclut ce récital au constant intérêt. Certes Calleja apporte la séduction tendre lui aussi de son timbre amoureux (quoique parfois instable), mais c'est la Maddalena d'Angela Gheorghiu, son timbre en tension permanente, vibrée sans déformation, sa ligne, son souffle admirable, enfin la finesse de son intonation qui enchantent, et confèrent au duo du poète et de celle qui a décidé de mourir avec lui, son intensité. L'écriture n'est pas aussi raffinée que celle de Puccini et l'on peine à croire qu'il s'agit du plus beau duo vériste de l'histoire de l'opéra, comme on peut le lire dans le livret qui accompagne le cd… mais force est de constater que les deux chanteurs savent exprimer la volonté et le courage des deux amants qui s'apprêtent à mourir. Féroces jusque dans la mort.
Dans le sillon d'une Mirella Freni, de Tebaldi aussi (dans Adriana Lecouvreur), de Callas surtout, Angela Gheorghiu nous montre sans forcer combien elle a l'étoffe d'une tragédienne vériste (Gioconda).

_____

CD événement, critique. ANGELA GHEORGHIU, soprano : ETERNAMENTE. The Verismo album. PKF Prague Philharmonia – Emmaneul Villaume / 1 cd WARNER classics – enregistré à Prague, en novembre et décembre 2016.

Dossier cadeaux de NOËL 2017 : nos meilleurs cd, dvd, livres à offrir et à partager



Dossier cadeaux de NOËL 2017 : les articles événements parus récemment, nos meilleurs cd, dvd, livres à offrir et à partager. Quels titres édités pendant l'année 2017 ou plus récemment sont-ils absolument à offrir et à partager ? La Rédaction de classiquenews a sélectionné le meilleur pour des instants hautement musicaux… Et là encore, notre label "CLIC" de CLASSIQUENEWS distingue l'exceptionnel parmi la multitude d'éditions… Consultez ce dossier régulièrement d'ici les fêtes de fin d'année 2017 : nous actualisons notre sélection au fur et à mesure des titres reçus et distingués.

COFFRETS CD événements : nos valeurs sûres

SOLTI : les années CHICAGO



CD coffret événement : SOLTI – CHICAGO (coffret DECCA). Sir Georg Solti à Chicago. **L'édition Decca SOLTI / CHICAGO** – éditée pour les fêtes de fin d'année 2017-, dresse un tour d'horizon incontournable de ce que fut l'activité et l'oeuvre du plus félin des chefs du XXè, Georg Solti à la tête du Chicago Symphony Orchestra, à partir de 1969. Hongrois naturalisé britannique, le chef s'affirme ici en une suractivité à l'échelle planétaire : il confirme les affinités de la phalange avec le grand répertoire (germanique romantique), de Beethoven à Brahms, sans omettre Mahler : car Solti est un cerveau qui aime les étagements démultipliés auxquels il sait réserver une attention détaillée et précise d'une indiscutable beauté sonore. **CHICAGO, 1969 : les débuts d'une formidable épopée artistique et… discographique.** L'époque de son arrivée est celle d'une « belle endormie », l'équivalent d'un meuble de prestige à peine exploité et qui n'était guère connu aux USA et dans le monde. Au mérite de Solti revient sa notoriété démultipliée, en partie grâce à une politique de tournées (surtout en Europe, en Asie et en Australie), événement dans l'histoire de la phalange américaine : avant Solti, le Chicago Symphony Orchestra (CSO) restait le seul orchestre parmi les Big 5 américains à ne pas avoir traverser l'océan… Une situation de repli et d'auto célébration, devenue stérile qui n'attendait que son pétulant nouveau directeur musical pour rayonner à travers le monde. EN LIRE +

LA REINE REGINE…

CD coffret événement, annonce. REGINE CRESPIN : a tribute / un hommage (1927-2007) / 1950-1989 – 10 cd WARNER classics.
Pour ses 90 ans, et 10 ans après sa mort (le 5 juillet 2007), Warner Classics célèbre le génie lyrique de Régine Crespin, soprano française qui fit carrière simultanément à Maria Callas, comme cette dernière débutant véritablement à la fin des années 1940 et s'affirmant dans les trois décennies qui suivent : 1950, 1960, 1970. Diva à la distinction légendaire, au timbre de diamant, capable d'articuler comme personne avant elle, « La Crespin » incarne l'apogée du style élégant, intelligible, dôté d'un soprano clair et puissant, qui lui a permis de chanter, – rareté mémorable-, les grands rôles wagnériens dont Brünnhilde, Elsa, Kundry, et les Wesendoncl lieder (en témoigne par exemple le CD2 qui concentre ses Wagner de 1961 sous la direction de Georges Prêtre, chef familier de Maria Callas aussi). Douée pour l'allemand, Régine Crespin fut aux côtés de la Schwazkopf, sa rivale germanique, une Maréchale tout aussi exquise et troublante dans Der Rosenkavalier de Richard Strauss (comme le rappelle à juste titre le choix du visuel de couverture du coffret : y paraît sa Maréchale de 1964 au Met de New York). EN LIRE +

LA VOIX D'OR : PAVAROTTI FOREVER AND EVER…



CD, coffret événement, annonce. NOEL 2017. LUCIANO PAVAROTTI, the complete opera recordings, DECCA – 95 cd + 6 blu ray pure audio). Avant notre grande critique et notre cycle de focus et analyses du coffret événement PAVAROTTI (3 feuilletons thématisés à venir), classiquenews souligne la valeur du legs discographique édité par DECCA, pour les 10 ans de la mort de Luciano Pavarotti. En éditant en version remastérisée avec un riche livret illustré expliquant l'ampleur de l'héritage musical du plus grand ténor du XXè, Decca a bien raison de proposer pour les fêtes ce coffret événement, comme il s'en était agi des sublimes coffrets Deutsche Grammophon synthétisant en 3 coffrets événements eux aussi, le legs KARAJAN. Ici, le ténor, artiste phénoménal, incarne un âge d'or du Bel canto, en particulier italien, serviteur élégantissime au timbre brillant, solaire, des héros de Bellini, Donizetti, Verdi et jusqu'au Puccini (Calaf). La musicalité, l'agilité, l'intensité, la technique accordée à une grande intelligence psychologique, d'autant plus sidérante quand on sait que l'artiste était piètre acteur ; car ici tout passe par la finesse et le contrôle total des moyens vocaux. Luciano Pavarotti incarne les années glorieuses de l'ère du compact disque, soit les années 1980. Ses partenaires féminines représentent aussi l'âge d'or du chant bellinien et verdien : Joan Sutherland, Mirella Freni, … Le chant souverain, impérial s'impose encore à nous comme celui de Callas (autre grande belcantiste). Aucun doute que Luciano Pavarotti n'a pas usurpé son immense rayonnement planétaire : son art se manifeste dans sa justesse, sa précision, sa vérité. Un idéal que recherche tout chanteur digne de ce nom.
LIRE notre présentation du coffret Pavarotti événement

LIRE aussi notre feuilleton en 4 parties, présentant, analysant tout ce qui fait la pertinence du coffret exceptionnel LUCIANO PAVAROTTI 2017 / The complete opera recordings – 101 cd / DECCA, DEUTSCHE GRAMMOPHON : **Feuilleton 1** /



CD, coffret événement. CLAUDIO ABBADO : THE OPERA EDITION (60 cd Deutsche Grammophon). Voici un coffret à offrir et à partager pour Noël et les Fêtes de la fin 2017. **Décédé à 80 ans en 2014, Claudio Abbado** incarne l'élégance, l'humilité, la grâce habitée en une direction à la fois claire et concentrée qui recherche le frémissement intérieure, la finesse introspective : avec lui, c'est peu dire que les Berliner Philharmoniker, sous sa direction transcendante, ont égalé la subtilité magicienne des Wiener Philharmoniker, innervant dans la puissance et l'énergie des berlinois, cette élégance sonore qui est à la fois vérité et abandon. Ses derniers Mahler, ou **Bruckner (Symphonie n°9, Lucerne, 2013)**, véritables testaments artistiques sont illuminés par une grâce intérieure spectaculaire. Pour Noël 2017, Deutsche Grammophon édite en 60 cd tous les opéras gravés pour Deutsche Grammophon (et Decca), soit 20 opéras ici enregistrés entre 1970 (premières expériences scaligènes / à La Scala), et 2010 (Fidelio , live de Lucerne), éclairant ce souffle symphonique et l'ampleur

d’une pensée lyrique, où le drame ne signifie pas, surtout pas, extériorité mais accomplissement d’un parcours intérieur. Voilà une conception personnelle, très spécifique, qui détermine la singularité du maestro dont le coffret permet de mesurer la génie lyrique et dramatique. Pendant 40 ans, 40 décades, Claudio Abbado atteint des sommets d’élégance et de vérité expressive, réalisations plus poétiques que démonstratives… **Et si Claudio Abbado était le plus grand chef lyrique de la seconde moitié du XXè ?** Grande critique développée à venir en janvier 2018 dans notre magazine cd dvd livres de CLASSIQUENEWS. **EN LIRE +**

CD de NOËL 2017



CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical). **COUP DE TONNERRE sur la planète lyrique** et révélation inouïe (l'événement le plus intéressant en cette rentrée lyrique 2017) : le rossinien déjà divin, Juan Diego-Florez, se révèle mozartien miraculeux. Dès le début du programme, la saisissante suractivité de l'orchestre, scintillante et rafraîchissante retient l'attention tout d'abord, dans une prise réverbérée comme il faut, où jaillit comme un torrent doué d'une irrésistible et saine vitalité, le ténor Juan Diego-Florez, puissant, articulé et naturel, soutenu idéalement, au legato impériale. Face à son…

CD, compte rendu critique. MARIN MARAIS : Folies d'Espagne. Jay Bernfeld, Fuoco E Cenere (1 cd Paraty, juin 2016). *MARAIS élucidé. On ne saurait exprimer précisément la satisfaction que procure l'écoute de ce programme enchanteur dédié au compositeur et gambiste Marin Marais (1656-1728). Il résoud de loin et à très haut niveau, le mouvement et l'esprit, l'expressivité et l'intériorité. Plus de 350 ans ont passé mais le flambeau est ravivé intact dans le jeu intense, intérieur, élégant, naturel de Jay Bernfeld, fondateur de son propre ensemble, Fuoco e Cenere. Le feu, la cendre (si l'on reprend le titre du collectif),…*

CD événement, annonce. JS BACH : BRANDENBURG CONCERTOS / REINHARD GOEBEL (2 cd SONY classical, 2016). Reprise réjouissante. C'est la grande surprise de cette fin d'année 2017 : le retour de Reinhard Goebel est une totale réussite :

la preuve éloquente que le directeur musical, pilier de la révolution baroqueuse en Allemagne, n'a rien perdu de sa fougue audacieuse… 30 années après avoir gravé une première et légendaire approche sur instruments d'époque des Concertos Brandebourgeois , – alors avec son ensemble aujourd'hui disparu Musica Antiqua Köln, le violoniste ressuscité, plus inspiré et **chantant que jamais, Reinhard Goebel**, devenu chef, propose (ici fin 2016) une nouvelle version juvénile, superlative du cycle flamboyant signé par un Bach des plus aimables et mondains. Le chef a réuni un collectif d'instrumentistes épatants qui savent mêler virtuosité, finesse, total engagement et précision. On croirait qu'ils viennent d'exhumer la partition et la lire avec un enthousiasme premier.

Les 6 Concertos mythiques, complété par la sinfonia BWV 174 – aux deux mouvements où les cordes décollent et s'embrasent en une chorégraphie en lévitation, illustrent avec éloquence et entrain tout ce que l'intelligence musicale peut accomplir, décidant des partis interprétatifs. Il en résulte une lecture qui saisit par sa coupe nerveuse et tonique, un bain d'énergie et un festival de timbres (cordes, vents et cuivres d'une santé concurrentielle) qui est aussi vivier de nuances en constante réinvention.

Avec un nouvel ensemble berlinois – **Berliner Barock Solisten,** le père du mouvement baroqueux en Allemagne, après Harnoncourt… **EN LIRE +**

DVD

DVD, coffret événement, compte rendu critique. BALLET DE L'OPÉRA DE PARIS : Bausch, Keersmaeker, Robbins… 3 dvd Bel Air classiques. Le coffret édité par Bel Air reprend quelques uns des meilleurs titres précédents, dans son catalogue dédié au Ballet. Si le Ballet de l'Opéra de Paris, cultive une spécialisation historique dans l'interprétation raffiné, millimétrée pour le grand répertoire, le contenu du coffret indique à l'inverse, et de façon complémentaire, sa réussite égale dans la danse contemporaine. Les 3 programmes ainsi distingués par la réédition souligne l'apport majeur dans l'histoire de la compagnie parisienne, des écritures modernes de Pina Bausch, Anne Teresa de Keersmaeker, Robbins et le fugace Millepied. **LIRE notre présentation critique du coffret Ballet de l'Opéra National de Paris : 3 dvd / Bel Air classiques**

EQUIPEMENT & MATÉRIEL AUDIO

HIFI. Le micro Blackout sparkl SL de l'éditeur BLUE. Pour les fêtes de fin d'année 2017, l'éditeur BLUE édite un nouveau micro Blackout Spark SL, destiné à un usage multiple : streaming, podcasting, enregistrement pro… **Le Blackout Sparkl SL** s'adresse en particulier aux gamers, podcasteurs ou youtubeurs prêts à faire évoluer leur home studio ou leur configuration de streaming en qualité broadcast ; bel opportunité d'enrichir son expérience vidéo par la sonorité amplifiée, qualifiée par le standard garanti aujourd'hui par le légendaire son du studio de Blue. **LIRE notre présentation complète du micro Blackout sparkl SL**





_____

POUR LES ENFANTS ET LEURS PARENTS…

Cd jeunesse : 2 titres enchanteurs édités par Didier Jeunesse. ALICE ET ODETTE… Pour les fêtes de fin d'année, investissez sérieusement dans l'onirisme et la musique, tels qu'ils fusionnent idéalement dans ces 2 ouvrages très réussis… qui ferons rêver jeunes… et moins jeunes.

Didier Jeunesse : Alice et Merveilles (1 livre, 1 CD) – Entre théâtre et comédie musicale, un livre-disque diablement séduisant ! Si les métamorphoses d'Alice étonnent et séduisent, elles n'éveillent ici aucun sentiment d'angoisse. Bien plutôt, une impression de légèreté qu'on retrouve dans le jeu des comédiens, un casting parfait avec Samir Guesmi, Juliette Roudet, Emeline Bayart et Philippe Laudenbach. Et dans la musique qui marie avec talent fraîcheur et rythme ! Des compositions et des chansons originales accompagnent la pièce, entre swing endiablé et valse nostalgique. Auteur: Stéphane Michaka – Direction musicale : Didier Benetti – Illustrations : Clémence Pollet

+ D'INFOS : http://www.didier-jeunesse.com/livre/alice-merveilles-cd/



Didier Jeunesse : Le Lac des cygnes (1 livre, 1 CD) – Le jour se lève, c'est l'heure du sortilège : la princesse Odette se transforme en un majestueux cygne blanc qui ne reprendra forme humaine qu'à la nuit tombée. Le prince Siegfried, subjugué par la grâce de la jeune femme rencontrée par hasard au bord du lac, l'invite au bal, dans l'espoir de briser le maléfice. Mais c'est une Odette toute de noir vêtue qui s'y présente, au bras du sorcier Von Rothbart… Retrouvez le plus célèbre des ballets de Tchaïkovski dans un CD somptueux raconté par Natalie Dessay, encore une fois magistrale ! Auteur: Pierre Coran – Illustrations : Olivier Desvaux – Récitant(e) : Natalie Dessay

+ D'INFOS : http://www.didier-jeunesse.com/livre/le-lac-des-cygnes-cd/

_____

LIRE aussi **notre dossier cd dvd livres de NOËL 2016**

CD coffret événement : SOLTI – CHICAGO (coffret DECCA) – I : 1971 – 1979



CD coffret événement : SOLTI – CHICAGO (coffret DECCA). Sir Georg Solti à Chicago. **L'édition Decca SOLTI / CHICAGO** – éditée pour les fêtes de fin d'année 2017-, dresse un tour d'horizon incontournable de ce que fut l'activité et l'oeuvre du plus félin des chefs du XXè, Georg Solti à la tête du Chicago Symphony Orchestra, à partir de 1969. Hongrois naturalisé britannique, le chef s'affirme ici en une suractivité à l'échelle planétaire : il confirme les affinités de la phalange avec le grand répertoire (germanique romantique), de Beethoven à Brahms, sans omettre Mahler : car Solti est un cerveau qui aime les étagements démultipliés auxquels il sait réserver une attention détaillée et précise d'une indiscutable beauté sonore.

CHICAGO, 1969 : les débuts d'une formidable épopée artistique et… discographique. L'époque de son arrivée est celle d'une « belle endormie », l'équivalent d'un meuble de prestige à peine exploité et qui n'était guère connu aux USA et dans le monde. Au mérite de Solti revient sa notoriété démultipliée, en partie grâce à une politique de tournées (surtout en Europe, en Asie et en Australie), événement dans l'histoire de la phalange américaine : avant Solti, le Chicago Symphony

Orchestra (CSO) restait le seul orchestre parmi les Big 5 américains à ne pas avoir traverser l'océan… Une situation de repli et d'auto célébration, devenue stérile qui n'attendait que son pétulant nouveau directeur musical pour rayonner à travers le monde.
De fait, Solti rétablit la popularité des musiciens au sein de leur propre ville, produisant un sentiment de fierté jamais éprouvé jusque là. On le sait : il suffit d'être connu et célébré abroad, pour connaître enfin les palmes de son propre pays… Les fans se pressent en masse au Concert hall comme les supporters se déplacent pour soutenir leur équipe de football.



Avant lui, le français **Jean Martinon**, directeur de 1963 à 1969 fixe à peine sa marque ; d'après Sir Georg, Martinon « n'aura pas laissé une empreinte significative » et Solti est satisfait plutôt de retrouver en réalité un niveau musical décidé avant Martinon par le légendaire Fritz Reiner. C'est à lui que se réfère le chef d'origine hongroise. Sur ce terreau précédent, Solti cultive sa marque, imposant un rythme de répétitions, entre 1 à 5 séances avant chaque programme : s'il laisse courir l'orchestre lors de la première, les 3è et 4, sont destinées aux reprises, aux détails… à tout ce qui caractérise sa précision et sa rythmique si particulières.



Le coffret DECCA inaugure cette odyssée discographique avec les premières bandes enregistrées dès mars 1970 et dédiées à Gustav Mahler (5è inaugurale, suivie de la 6è la même année et de la 7è en 1971)… jusqu'au dernier enregistrement de 1997, les trois Symphonies de Stravinsky (mars 1997), manifestes de la précision rythmique

que le chef britannique sculpte avec l'énergie que l'on sait. Ainsi de 1970 à 1997, c'est presque trois décennies que Solti vit, approfondit, interroge avec « son » orchestre de Chicago dont il aura fait une phalange au retentissement artistique planétaire, ce grâce à un phénoménal appétit musical, incluant, symphonies, musiques concertantes, ballets et opéras… le contenu du coffret DECCA en témoigne généreusement.

Première décennie : 1970 – 1979

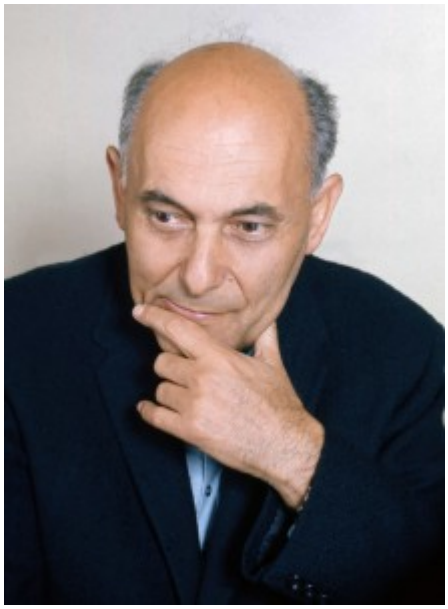


Les 5 premiers cd imposent immédiatement l'intuition malhérienne très détaillée, et d'une exceptionnelle transparence, liée aussi à une mise en place et une précision rythmique de premier plan : les Symphonies 5 (couplée avec le cycle de lieder Des Knaben Wunderhorn par Yvonne Minton d'après les poèmes de Brentano et von Arnim, mars 1970), puis 6 (couplée avec les Lieder eines fahrenden gesellen par Yvonne Minton également, avril 1970), enfin 7 (octobre 1971) et 8 (nécessitant un effectif impressionnant, réuni pour l'heure à Vienne en octobre 1972), complètent ce premier cycle d'enregistrements, réalisé aussi au moment en 1971 où l'orchestre part en tournée européenne (avec comme 2è chef, Carlo Maria Giulini). Rien de moins.

Puis les cd 6 à 14 témoigne d'un second cycle monographique dédié à **Beethoven : les 5 Concertos pour piano** (Vladimir Ashkenazy, 1971 et 1972), puis les 9 Symphonies occupent l'orchestre de 1972 à 1975, avec bonus audio, tout un cd (15) d'entretiens réalisés à Londres au studio Decca en juin 1975, sur les défis de la réalisation des symphonies Beethovéniennes (raisons du cycle, les défis particuliers de l'Eroica, de la 9è…).
On notera une première Fantastique de Berlioz, vive, affûtée, « félinisée » là encore (cd 16, mai 1972) ; Le chant de la terre de Mahler avec ses solistes familiers dont Yvonne Minton et René Kollo (mai 1972) ; le Sacre du printemps première version (mai 1974) ; les Symphonies de Tchaikovski (cd22, n°5, mai 1975 / cd24, n°6 Pathétique, mai 1976).
Le premier opéra enregistré en 1976 est dédié à **Wagner : Le Vaisseau fantôme / Der fliegende Holländer** (Medinah Temple, Chicago, mai 1976), avec Norman Bailey dans le rôle-titre, l'excellent et profond Martti Talvela (Daland), Janis Martin (Senta), et … René Kollo (Erik).

BEETHOVEN, suite. La fin des années 1970, est marquée par une très impressionnante **Missa Solemnis** réalisée en mai 1977, un an après le Vaisseau Fantôme : Lucia Popp, Yvonne Minton, Gwynne Howell assure le niveau ; Solti y atteint en gravité et recueillement Karajan, son grand rival ici.

Enfin après le cycle Beethoven, Solti questionne les symphonies de Brahms (1, 2, 3, 4, 1978 / 1979) ainsi que qu'Ein Deutsches Requiem opus 45 (avec sa chère Kiri Te Kanawa, mai 1978), emblématique d'une excellence vocale qui manque parfois de réelle profondeur.



Autres perles marquant la fin des années 1970 de l'ère Solti à Chicago : deux réalisations plutôt convaincantes : les sublimes **Pièces sacrées de Verdi / Quatro pezzi sacri** (avec le Chicago Symphony chorus, mais 1977 et 1978 – cd32) ; et achevant un premier cycle dédié à **Beethoven, Fidelio** enregistré là aussi dans la salle emblématique du Medinah Temple à Chicago, du 21 et 24 mai 1979 : avec Peter Hofmann (Florestan), la bouleversante Hildegard Behrens (Leonore)… (cd 33 et 34). Concertos, symphonies, opéras… aucun doute, la ligne artistique développée par Solti pour sa première décade à Chicago est équilibrée. Chauvin, on pourrait regretter la faible part des Français… Berlioz donc, mais aussi Debussy et Ravel, qui ne sont pas vraiment la tasse de thé du trépidant Solti (cd23 : Prélude à l'après midi d'un Faune, La Mer ; Boléro, mai 1976).

_____

à suivre : COFFRET SOLTI – CHICAGO / DECCA : II, les années 1980 – 1989…

LIRE aussi notre **présentation annonce du coffret SOLTI –**

CHICAGO / DECCA – 108 cd

Nouvelle Norma au Metropolitan Opera New York

NEW YORK, Metropolitan. BELLINI : NORMA. 1-16 décembre 2017. La Gaule à l'époque de l'occupation romaine… Après une première distribution éblouissante qui comptait Sondra Radvanovsky (première Norma Au Met dès 2013) et Joyce DiDonato en Adalgisa, la nouvelle production de Norma au Met poursuit sa carrière en décembre, occasion d'écouter dans les rôles respectivement Angela Meade et Jamie Barton, et surtout le Polione de **Joseph Calleja**. Le ténor maltais incarne le consul romain qui a eu des enfants de la druidesse Norma, mais la délaisse pour une plus jeune, Adalgisa. Pourtant au contact de Norma, de sa grandeur morale, le romain apprend la compassion et retrouve l'amour premier qu'il lui dédiait, décidant de mourir avec elle, en une fin d'action saisissante. Créée en 1831 sur la scène de la Scala de Milan, l'opéra de Bellini à peine trentenaire, affirme l'art du bel canto, comme l'un des plus difficiles, exigeant des solistes la maîtrise absolue du legato, de l'expressivité la plus subtile et nuancée, inféodant une technique virtuose pour que la pureté morale de Norma éblouisse la scène. Son sens du sacrifice, sa grandeur d'âme, son sens du renoncement, en font une héroïne admirable, vrai défi et sommet de l'art lyrique pour toute soprano belcantiste. Ainsi pour Maria Callas, grande interprète du

rôle, Norma est une femme déterminée, féroce amoureuse romantique (comme en témoigne sa prière à la lune, sommet mélodique de l'ouvrage : le fameux air « Casta diva ») qui n'exprime pas facilement ses vrais sentiments… Mais quand il le faut, à la fin, la mère responsable et l'amoureuse trahie sait faire briller l'éclat de son âme, d'une indéniable grandeur… le personnage conçu par Bellini et son librettiste Felice Romano, ne cesse de fasciner par sa profondeur et son humanité.



_____

New York Metropolitan Opera

NEW YORK, Metropolitan. **BELLINI : NORMA. 1er-16 décembre 2017**

Les 1er, 5, 8, 11 et 16 décembre 2017
BELLINI : NORMA
Livret de Felice Romani
Joseph Colaneri, direction
Sir David McVicar, mise en scène
RESERVEZ VOTRE PLACE

TOURCOING, Jean-Claude Malgoire ressuscite la version orchestrale du Paradis perdu de Dubois



TOURCOING, les 24 et 26 novembre 2017. Dubois : Le Paradis perdu. Recréation événement. Jean-Claude Malgoire n'a jamais été en reste d'une nouvelle exhumation. Combien de compositeurs aujourd'hui explorés, a-t-il en visionnaire déjà révélé l'intérêt et la valeur ? Dubois en fait partie et bien avant la nouvelle vague de redécouverte du romantisme français, le fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing savait mesurer et approfondir sa propre intuition au service de l'académique (Prix de Rome 1861), Théodore Dubois. Jean-Claude Malgoire a déjà exhumer, avant tout le monde, son opéra Aben Hamet, directement inspiré de Chateaubriand (Le dernier Abencérage, écrit dans sa thébaïde de la vallée aux loups, 92).
A Tourcoing les 24 et 26 novembre 2017, les musiciens, chef, instrumentistes et chanteurs ressuscitent l'oratorio français romantique inspiré de Milton.

A l'époque du Second Empire et de la IIIè République, Théodore Dubois, auteur officiel et célébré (professeur puis directeur du Conservatoire, organiste à La Madeleine, surtout membre de l'Institut…) est aussi un compositeur d'une intégrité absolue,

d’une finesse séduisante, voire davantage… A Dubois, revient le mérite d’une carrière scrupuleuse, menée avec loyauté et de sa propre volonté, sans éclat ni sens de la provocation: au contraire, le tempérament du musicien est proche de son style: digne, équilibré, raffiné… Habité et défenseur d’un idéal académique qui recherche avant tout la clarté, Dubois étonne, surprend, et ici convainc sans réserve.

Elégance dramatique

Son oratorio Le Paradis Perdu (1878) est ici recréé dans sa version orchestrale complète, à la différence des tentatives antérieures, reconstituée mais de façon subjective et incomplète en effectif allégé (Côte St-André 2011, cd paru dans la foulée en 2012). Le tempérament dramatique d’un Dubois inspiré par l’action sacrée se dévoile et s’intensifie grâce aux couleurs de l’orchestre : sens du drame, renouvellement du genre de l’histoire sacrée, séduction immédiate des mélodies, écriture subtile et d’une finesse qui évite le creux comme le décoratif.

En plus d’être un poète musicien, Dubois, excellent artisan, est aussi un architecte: l’alternance des parties instrumentales, chorales, solistiques confirment l’art du Dubois dramaturge (parfait équilibre des 4 parties: La Révolte, L’Enfer, La Tentation, Le Jugement), maître des masses chorales: il n’est que d’examiner le rôle dévolu au Diable, agent de la chute d’Adam et d’Eve, pour mesurer la subtilité psychologique avec laquelle le compositeur aborde le caractère: c’est une instance active, provocante, démiurge et évidemment manipulatrice qui critique le pouvoir de Dieu et la Création, sait conduire ses troupes célestes, séduire et perdre définitivement le couple originel en inspirant à la trop naïve Eve, le poison de l’orgueil et de la suffisance.

C’est un rôle digne de Mephisto chez Gounod (Faust) ou Berlioz (Damnation de Faust); une relecture passionnante, propre à la fin di siècle romantique, dans l’histoire du personnage. Tout l’art de Dubois se concentre dans ce profil imprévu et aussi dans le traitement du choeur des Damnés qu’il sait haranguer,

électriser, piloter jusqu'à la victoire finale.

Recréation mondiale du PARADIS PERDU de DUBOIS dans sa version pour orchestre…

A noter au fil de l'oeuvre : le personnage d'Eve : pureté originelle et tendresse extatique (duo avec Adam: "Aimons-nous", partie III) puis jeune ambition influençable et si manipulable; celui de l'Ange, figure surnaturel et fantastique au souffle bien calibré ; Satan dont Dubois exprime sans fard et de façon directe, la facétie active, son cynisme bonimenteur…



Commande de la Ville de Paris, comme un geste de généreuse rechristianisation après les horreurs commises pendant la Commune, **Le Paradis Perdu d'un Dubois, mûr et sûr de son style (41 ans)** est bien davantage qu'un exercice de démonstration académique.

Amertume haineuse et esprit de vengeance d'un Satan volubile, effusion tendre et amoureuse et trop fragile du premier couple, diversité caractérisée du choeur (souplesse éthérée des Séraphins; hargne des Rebelles; conspiration des Damnés d'où émerge le trio mordant, dissident d'Uriel, Molock, Bélial…; prière et compassion du dernier choeur pour le

jugement final)… sans omettre, l'évocation des gouffres infernaux qui occupe avec tendresse, raffinement et élégance là encore (trois caractères emblématiques de la manière de Dubois) toute la seconde Partie (intitulée l'Enfer avec l'incantation fourbe et victorieuse du choeur exaltant "flamme toujours vivante au séjour d'épouvante": chef d'oeuvre d'écriture chorale doublé d'un sens prosodique si délectable… la succession des tableaux compose une fresque édifiante et moralisatrice qui satisfait amplement sa fonction première. D'ailleurs, Dubois recycle un projet lyrique antérieur, remontant à 1871… Il obtient le Premier Prix du Concours parisien auquel il avait concouru; ex aequo avec un autre compositeur à redécouvrir d'urgence Benjamin Godard, auteur dans le même contexte d'un Tasse tout aussi abouti. Son opéra Dante est récemment édité en octobre 2017.
Mésestimé et objet de complots tenaces, Dubois connut avec son Paradis Perdu, de nombreux déboires: le librettiste Blau réclamant la moitié du Prix obtenu; les chanteurs à la création au Châtelet n'étant pas satisfaisants; l'édition de la partition étant payée par l'auteur seul…

Dévoilant la version inédite pour orchestre en création mondiale, Jean-Claude Malgoire a bien raison de se passionner pour le tempérament d'un Dubois raffiné et dramatique qui en 1878 participe avec éclat à la politique de pacification, de fraternisation et de réconciliation de la Ville de Paris, pour effacer les blessures et les haines nées pendant et après la Commune…

TOURCOING, les 24 et 26 novembre 2017. Dubois : Le Paradis perdu.

Théodore Dubois (1867-1924)

Le Paradis Perdu (1878)

vendredi 24 novembre 2017 à 20h
dimanche 26 novembre 2017 à 15h30
Tourcoing Théâtre Municipal R. Devos



RÉSERVEZ VOTRE PLACE

CREATION MONDIALE
dans l'instrumentation originale d'après le manuscrit autographe de Théodore Dubois

_____

Drame-oratorio en quatre parties
Livret d'Edouard Blau d'après le poème de John Milton

Direction musicale : Jean Claude Malgoire
Conception visuelle et scénographie : Jacky Lautem
Ève : Magali Simard-Galdes, soprano
Adam : Antonio Figueroa, ténor
Satan : Marc Boucher, baryton
L'Archange : Mireille Lebel, mezzo-soprano
Uriel, le Fils : Denis Mignien, ténor
Molock : Philippe Favette, baryton
Belial : Kamil Ben Hsain Lachiri, baryton-basse

Choeur de chambre de Namur
(préparation du choeur Thibaut Lenaerts)

La Grande Écurie et la Chambre du Roy
Coproduction avec le Festival Classica de Saint Lambert (Canada)

ORLEANS, Orchestre symphonique. Les 18 et 19 novembre 2017. Scènes russes…



ORLEANS, Orchestre symphonique. Les 18 et 19 novembre 2017. Scènes russes… L'Orchestre Symphonique d'Orléans, fondé en 1921, poursuit son aventure musicale unique et singulière qui a trouvé son public. Peu de phalange orchestrale portant fièrement le nom de leur ville d'implantation, peuvent s'enorgueillir de perpétuer une histoire artistique dans la continuité. Après tout les orchestres arborant le nom d'une ville en France, ne sont pas si nombreux tant malgré le prestige et les bénéfices multiples que cela produit, les orchestre « municipaux » demeurent exceptionnels. Il y a certes Bordeaux, Dijon, Paris, Lille, Lyon… soit des capitales en province d'une toute autre taille. A Orélans, revient le mérite de prolonger ainsi une tradition orchestrale qui fait l'honneur des élus : car la culture doit bien être une priorité nationale.



Le premier concert de la saison 2017 – 2018 de l'Orchestre Symphonique d'Orléans est emblématique du nouveau cycle musical, à la fois divers dans les choix de répertoire (Concertos, pièces orchestrales et symphonies…) mais aussi pluriel dans les formes et dispositifs placés sous la direction du directeur artistique et musical, **Marius Stieghorst**, chef allemand, wagnérien passionné, ayant travaillé à Osnabrück et à Graz, et qui est aussi une baguette lyrique articulée et vive, à l'Opéra Bastille (il a dirigé entre autres, Don Giovanni de Mozart par Michel Haneke, ou Le Nozze di Figaro mises en scène par Giorgio Strehler). Car pour ce premier programme, l'Orchestre symphonique retrouve le Choeur symphonique du Conservatoire d'Orléans afin de réaliser les Danses Polovtsiennes n°17 de Borodine (extrait de son opéra Prince Igor).

Concert « **Scènes Russes** »
Borodine, Arutiunian, Tchaïkovski

Samedi 18 novembre 2017, 20h30
Dimanche 19 novembre 2017, 16h
ORLEANS, Salle Touchard, Théâtre d'Orléans
RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.orchestre-orleans.com/concert/scenes-russes/

ALEXANDRE BORODINE
Prince Igor : Danse Polovtsienne n°17
avec le Chœur Symphonique du Conservatoire d'Orléans
Chef de Chœur : Elisabeth RENAULT

ALEKSANDER ARUTIUNIAN
Concerto pour Trompette et Orchestre

en la bémol majeur
David GUERRIER, trompette

PYOTR ILYICH TCHAÏKOVSKY
Symphonie n°4, op.36, en fa mineur

ORCHESTRE SYMPHONIQUE D'ORLÉANS
Marius STIEGHORST, direction



Les Danses polovtsiennes offrent l'exemple le plus spectaculaire du folklore russe à la fois raffiné et flamboyant, « d'une sensualité âpre, sauvage, et d'une rare virtuosité orchestrale ». Elles furent créées à Saint-Pétersbourg, en version de concert, le 27 février 1879, sous

la direction de Rimski-Korsakov.

Puis invitant le soliste français David Guerrier, – virtuose surprenant qui maîtrise aussi bien la trompette que le cor, l'Orchestre orléanais joue **le Concerto pour trompette de l'arménien Aleksander Arutiunian (1950)**, une autre partition qui montre combien les compositeurs dits « savants » se sont emparés des mélodies traditionnelles pour enrichir leur propre partitions. Le Concerto en la bémol majeur est sa sixième « grande » composition.

En seconde partie, les instrumentistes abordent l'un des sommets symphoniques de **Piotr Illiytch Tchaikovski, sa 4ème Symphonie**. Créée le 10 février 1878 à Moscou, sous la direction de Nikolaï Rubinstein, la 4è est composée quand l'auteur débute une riche correspondance avec sa bienfaitrice et protectrice la comtesse Nadejda von Meck qui a financé nombre de ses projets et chantiers musicaux. L'opus est dédié « À ma meilleure amie », et le compositeur de poursuivre : « Vous y trouverez des échos de vos idées et de vos sentiments les plus profonds » (lettre de mai 1877). Le compositeur y exprime la puissance obsédante d'un destin contraire (les sonneries de cuivres qui ouvrent le cycle, affirment dès le début de l'opus, la présence du fatum, force hostile qui rattrape toujours l'homme, enchaînant son destin vers l'incontournable dépression…).
Les trois premiers mouvements sont composés à Venise (décembre 1877), au Londra Palace – alors l'Hôtel Beau Rivage), qui donne sur le Grand Canal. Elle s'ouvre en fa mineur (premier mouvement : Andante sostenuto / Moderato con anima), puis se conclue en fa majeur (finale : Allegro con fuoco). D'une ivresse parfois éperdue mais traversée par le sentiment de la malédiction, la Symphonie de Tchaikovski est devenue dès sa création un pilier du répertoire symphonique russe, grâce aussi à l'élégance de son orchestration… Les quatre mouvements sont :
1- Andante sostenuto – Moderato con anima (fa mineur)

2- Andantino en modo di canzona (ré bémol majeur)
3- Scherzo. Pizzacato ostinato. Allegro (fa majeur)
4- Finale. Allegro con fuoco (fa majeur)

CD, compte rendu critique. DREAMS. Gounod, Bellini, Meyerbeer…Pretty Yende, soprano (1 cd Sony classical)



CD, compte rendu critique. DREAMS. Gounod, Bellini, Meyerbeer…Pretty Yende, soprano (1 cd Sony classical). Milan, avril 2017. Que s'est il passé en Italie pour cet enregistrement qui se révèle être un flop ? Déception parmi les jeunes divas, en particulier de la part d'un jeune talent bellinien pourtant prometteur. On espérait beaucoup (trop peut-être) du second album de la sud africaine Pretty Yende : dans « Dreams » (après « A Journey », premier cd carte de visite, prometteur il est vrai – malgré la faible tenue de l'orchestre), son rêve s'écroule car le style si piquant, vif argent de ses derniers engagements, (on la vu encore sur la scène de Bastille dans Lucia en octobre 2016 :LIRE notre compte rendu critique de Lucia avec Pretty Yende), s'efface ici pour un style standardisé, international, « lisse », et artificiel qui rien que virtuose et « poseur » voire démonstrativement scolaire, devient hors sujet pour un programme où devait régner la subtilité et l'intériorité bellinienne. Même son français reste paresseux chez Gounod et

Meyerbeer… La diva nous avait habitué à mieux, beaucoup mieux. Quelle désillusion.

FLOP… Hélas la diva si prometteuse perd de sa fraîcheur expressive pour un calibre de couleur standard, uniformisé qui manque singulièrement de caractère et s'agissant du répertoire français, d'articulation claire. Tout est joué dès le premier air où sa **Marguerite (Faust de Gounod) patine sur le plan de l'articulation** : aucune voyelle et des accents surjoués voire maniérés qui déforment le texte et fait perdre 60% de l intelligibilité. Son air des bijoux s'écroule. Curieusement le timbre se durcit, la voix roucoule en couleur outrée qui manque de finesse. Et surtout de sobriété. Qu'elle veuille chanter en français soit, mais il faudrait choisir un meilleur répétiteur. Et reprendre sérieusement son articulation.
L'agilité et la facilité de la coloratoure fascine évidemment mais elle n'est que technique et échoue à transmettre réellement un sentiment car ici tout est abordé de la même façon virtuose, voire systématique sans comprendre les enjeux dramatiques de chaque air.
Comble de la contradiction : a contrario de sa prestation écoutée sur la scène de Bastille il y a un an déjà (octobre 2016), **YENDE fait ici en studio, une Lucia impersonnelle**, très agile certes, mais comprend-t-elle ce qui se joue quand la pauvre amoureuse et folle, devenue criminelle, imagine voir Edgardo ? L'évocation de l'harmonie céleste peine à nous saisir d'autant que l'orchestre est joli, fleuri, et minaude… comme elle.
Quelle déception ! Ce côté lisse uniquement soucieux de beau son et de virtuosité, reste hors sujet quand on conserve en tête ce qu'ont exprimé ici les grandes belcantiste : Callas, Caballé ou Anderson. Celles qui ont su inféoder la technicité (que YENDE a) à l'expression et au style.
Devenue star trop vite, la jeune femme sud africaine aux promesses « sidérantes », aussi immenses qu'une Jessye Norman quand elle se présente alors au premier concours Bellini en 2009, a perdu toute qualité expressive, toute intelligence du

texte, toute vérité du chant. Une machine à vocalises, un instrument vocal capable d'émettre toutes les notes mais sans les investir d'une intention sincère. Alors on pense à un gâchis… Que s'est-il passer ? Imparfaitement préparée ou mal coachée tant le français est instable, on reste sur la réserve car ici tout est réalisé de façon artificielle ou perce le manque de finesse.

Un rien cocotte et minaudante, absente de toute profondeur, **la diva enchaîne ensuite Linda de chamonix ; las, n'est pas Gruberova qui veut** : toutes les notes sont là mais égrénées comme sa Lucia précédente. La grille stylistique n'a pas variée et les nuances sont les mêmes : ce Bellini brille en pure et creuse virtuosité.

Plus expressifs mais exigeant une précision dynamique autrement plus proche du texte, les deux Bellini qui suivent font paraître les mêmes limites : agilité mais intentions imprécises, et maniérisme interchangeable. Sa **Straniera** figure de l'héroïne sacrifiée par excellence qui se pâme et s'oublie avant la mort, manque de simplicité comme de relief et d'urgence comme de terreur intérieure (comment pourrait-il en être autrement avec un orchestre aussi épais et sirupeux ?).
Même ratage pur Amina de La Sonnambula : la diva manque d'intention expressive, de justesse dramatique ; c'est joli et rien que fleuri.

Le Meyerbeer hélas s'avère encore plus redoutable pour un français exotique qui reste hors contexte et dans l'air riche en vocalises évidemment, totalement incompréhensible quand il est chanté. Du reste l'air de Dinorah devient l'emblème même d'une artiste encore prometteuse qui se perd dans son propre chant enivré, narcissique, déconnecté d'expression et de sentiment.
Le bel canto n'est pas qu'une affaire de vocalises et d'agilité… ce second recueil raté édité pour Sony le démontre hélas de façon exemplaire. Allons diva YENDE reprenez vous ou changez de coach. On oubliera vite ce volume qui mal préparé

et enregistré à la hâte, gagnera à être remisé dans un placard. La jeune cantatrice mérite mieux et l'on attend son prochain disque d'un opéra intégral où l'on pourra juger de son éclat recouvré dans la durée d'une partition complète.

_____

LIRE notre [critique compte rendu complet du cd A journey… Pretty Yende (Sony classical, octobre 2016)] / Bel enregistrement d'une jeune diva bel cantiste alors très prometteuse…



CD, compte rendu critique. « A journey »… Pretty Yende, soprano. Bel canto et opéras romantiques français : Rossini, Bellini, Donizetti, Gounod, Delibes… (1cd Sony classical) – Jeune souveraine du beau chant… Coloratoure exceptionnellement douée, la jeune soprano sud africaine **Pretty Yende** (à peine trentenaire en 2016) fut révélée avant tout dès 2010, lors du premier **Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini**, seule compétition (française) dédiée aux spécifiés du chant bellinien (c'est à dire préverdien); son chant sûr et raffiné s'affirme ici au sommet de sa jeune carrière, telle une nouvelle Jessye Norman, alliant la grâce, le style, une technicité brillante et naturelle … au service des compositeurs lyriques d'avant Verdi : Rossini et son élégance virtuose ; Bellini et ses langueurs suaves d'une ineffable tendresse ; Donizetti, touche à touche géniale autant dans la veine dramatique et tragique que comique et bouffone… Soit de l'expressivité mordante et une noblesse naturelle doublée d'une technicité acrobatique avérée… autant de qualités qui lors du premier Concours précité, avait particulièrement marqué les esprits du Jury et du public.